

## Couvre-feu Pour arrêter de voir des fantômes se coller sur la vitre

Jean-François Poupart

Number 116, Spring 2008

Éloge de la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poupart, J.-F. (2008). Couvre-feu : pour arrêter de voir des fantômes se coller sur la vitre. *Moebius*, (116), 125–128.

# JEAN-FRANÇOIS POUPART

## *Couvre-feu*

Pour arrêter de voir des fantômes se coller sur la vitre

Je marche au monde  
comme un enfant malade qu'on n'a jamais touché  
en plein été derrière l'hôpital de la candélie  
on m'apprend que l'absinthe est un buisson ardent  
il est toujours en guerre en algérie  
il m'a donné une djellaba orange  
je l'ai portée une seule journée couvert de honte  
je dois descendre dans ma cave  
me confronter avec la peur il y a un rat  
énorme blessé au cœur  
je dois l'achever  
et c'est dans ces marches de poussière  
que je dois me recomposer  
je n'ai pas la patience des nouvelles méthodes  
je prends un tuyau de fonte pour avancer  
il y a une petite fille sale à travers  
il y a plusieurs morts impossible de remonter  
la musique tombe j'ai la bouche collée à la terre  
et les traces du rat s'arrêtent à moi  
il est dans moi  
je marche vers ma peur

j'ai la peau facile c'est comme ça  
mon ami a une grande cicatrice autour de la tête  
il n'a plus rien à vivre  
sur la rue il s'observe souvent  
dans le reflet des vitrines  
il ne regarde que lui

il m'a raconté une fois une embûche en algérie  
il était jeune et posait des barbelés dans le désert  
c'était la première fois il a tué un homme  
ce n'est pas si grave il a recommencé  
c'était les ordres ou l'ombre

je descends avec ma peur de papier  
il m'attend entre les murs  
il y a de la limaille autour du trou  
il gruge jusqu'au fer  
il est zen et moi maladif  
il n'a plus peur maintenant  
je le plains il est formidable  
il me remet une baïonnette algérienne  
je lui demande si elle a servi  
amère comme les montagnes

j'ai le goût de la tôle  
et la vieille voix des enfants armés  
contre la noirceur je descends  
jusqu'à la fraîcheur d'un corps qui s'ouvre  
il y a de l'air et du foin de la vitre sous les abris

c'est dans les yeux qu'il faut chercher la pitié  
et les arches vides  
la rue du jour comme un four va me dévorer  
on a fermé les bures métalliques nos yeux et le cœur rapide  
il y a une montagne coupée en deux tout est jaune  
des rails et sa tête de trépané  
il boit tous les malheurs du monde  
nous marchons vers l'arène  
où les écailles de poissons nous lèvent le cœur  
j'ai la peur du vide lui n'a peur de rien  
c'est une grande bouche râle et pâle  
avec le sourire armé d'un rat il me raconte  
l'algérie en photomontage  
vanessa paradis est en eau sur le portage  
le porte-avion l'attend devant son bar  
il est célèbre il taille  
en dés précis les légumes du dîner  
allez à qui penses-tu vraiment quand tu découpes

ce quartier de viande et tes mains et ta fille  
c'est la plus petite sur la photo  
elle ne te ressemble pas du tout

je ne pense rien du ciel  
je descends un peu plus avec toi  
les fantômes veulent nous parler  
nous dire qu'il n'y a pas d'espace

on avançait avec la pente sans diviniser les fous derrière  
ceux qui se prennent pour le soleil  
en s'éteignant des cigarettes sur les avant-bras  
la terre jaune et des épaves  
ceux dont le crâne rasé porte des cendres  
le bruit de ce qui reste en vie  
et l'esprit du métal sur la langue  
on fondait les corps de grands pavillons de grandes bèches  
avec lenteur pour déplacer l'humidité des trésors  
les os des grandes personnes  
les mauves les arabes gris une marche  
la citerne et le terrain vague colombages

c'est la musique qui déraile  
dévore tout entier  
la charité et ses décombres  
où tu mets froidement le feu

un mariage d'oiseaux dans la tête avec le vent qui vente  
tu marches depuis que la nuit tombe  
le visage à deux mains puis trois puis toutes  
parfois il y a tellement de monde  
que ça devient un champ d'absinthe  
ou de corps en algérie  
il y a des fantômes nouveaux  
devant les bruits de la terre  
tu te penches en bas vers le ciel  
pour t'écouter mourir à travers les branches  
on te sangle  
des bracelets le sourire de ta fille le désert l'ammoniac  
te recoudre encore une fois  
colmater ta marche immense

entre les murs de la candélie  
te faire mordre un os en plastique  
te faire redescendre et tu respires  
tu expires tu respires tu expires  
tu respires tu expires tu respires moins  
on t'arrache la photo jusqu'aux veines  
tu expires tu expires tu expires

et tu retournes dans le bois loin  
avec l'odeur des cèdres coupés  
la menthe plein les yeux  
tu marches loin sans remparts  
en pleine lumière tu rentres dans l'éclaircie  
le corps entier loin vers le cœur du monde  
végétal animal souterrain les jalousies dans le grand ciel  
avec toutes les fougères accrochées au cœur  
loin de la guerre des hommes  
loin comme une souche loin  
loin dans le sillon blanc des pluies blanches  
loin des paroles qui exécutent loin avec l'écorce  
loin avec les déserteurs du sable plein les poches  
loin te convertir aux outardes aux nuages bas  
le ventre aux cimes  
les yeux aux corneilles loin

devenir le sous-bois  
la tête dans les vinaigriers  
sans te relever jusqu'à l'immense  
cicatrice du matin neuf